

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Traisparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

Additional comments:
Commentaires supplémentaires

La pagination est comme suit : [121]- 156 p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LES ANNALES TÉRÉSIENNES

Séminaire de Ste-Thérèse

JANVIER 1881.

Chronique du mois.

Impressions de voyage.—Le premier de l'an.—Les Rois.

Avez-vous jamais marché en canard ? Le premier passe devant, le second suit le premier, le troisième le second et ainsi de suite. C'est un exercice dur, pénible pour un bipède doué d'une âme raisonnable. Je conçois que ce genre de marche puisse plaire à la gente emplumée, à travers les airs ; mais par les neiges, à la raquette, il fatigue vite des marcheurs novices qui n'ont parcouru que les alentours de leur nid, dont le diamètre ne s'étend pas au delà du deuxième ravin.

Donc quatre jeunes gens presque du même âge, montés sur ces souliers plats que les Français furent si étonnés de trouver aux pieds des Indiens, se dirigeaient du collège vers Ste-Monique : affaire de prendre un bain

d'air. Etourdi, ils ignoraient que dix milles à la raquette, c'est bien long. Mais bah ! quand on est jeune, on a bon pied, bonne jambe ; l'expérience n'a point encore donné la sagesse, et la présomption domine. Nos touristes courent, dansent, sautillent sur la neige qui s'enfonce et s'élève en poussière ; ils franchissent les clôtures avec la légèreté des agneaux d'Israël. En tête, pour tracer la route, lever le chemin, file un brave qui doit avoir du sang sauvage.... dans les jambes. Il arpente les landes sans s'inquiéter des jeunes, qui, en arrière, commencent à trouver qu'après tout Ste-Monique, pour une vieille, demeure un peu loin ; ils n'ont plus le même courage en face des haies et remercient le ciel lorsque les perches cédant sous le poids de l'un des voyageurs laissent une voie libre aux autres.

Le premier habitant de la terre que nous rencontrons, est un chrétien ; le sourire sur les lèvres, il nous assure que cinq milles au plus nous séparent du terme du voyage. Nous cheminons encore plus d'une heure, et nouvelle rencontre. Celui-là, sans doute, est pour mère une juive, car il s'aperçoit que nous tombons de lassitude, et ricanant dans sa vieille barbe, il est fier de nous annoncer que nous avons encore cinq milles à faire. Peste soit de l'importun ! Sommes-nous, comme les voyageurs du Sahara, le jouet du mirage ? Alors, notre chef, aussi fort en mathématiques qu'en astronomie, nous informe que, d'après Euclide, le chemin le plus court, c'est la ligne droite ; en conséquence, il pointe le clocher de l'église de Ste-Monique et cingle droit vers le but. Rien ne l'arrête, ne le détourne : un précipice, il le franchit ; une barrière, un arbre renversé, il passe par-dessus ; un fourré, il le défonce. Un orme séculaire, à dessein ou non, se trouve sur son passage ; qui des deux va céder le pas ? Notre guide s'arrête, regarde l'arbre, le touche du doigt. Nous sommes à distance, nous ne pouvons entendre le dialogue qui s'échange entre les deux compères, et lorsque nous arrivons sur le lieu de la scène, notre ami est loin. Tenez, cinq milles à la raquette, *je suis bon pour*, comme disent les petits Anglais ; en prenant mon courage à

A l'approche des fêtes de Noël et de la Circoncision, pendant que foule de mes compagnons hantaient l'infirmierie, atteints de cette terrible épidémie qui dérouta tous les médecins, et qui a nom « Mal du jour de l'an, » j'aimais à m'absorber dans de creuses réflexions. Tout m'invitait à songer : l'absence de devoirs, la pensée des plaisirs réservés à ceux qui vivaient au sein de leur famille, ou qui, le lendemain, verraient au parloir des figures aimées, jouissance dont je fus sevré de bonne heure. Alors je rêvais le soir, la nuit, et le matin me surprenait dans mes chimères. Puis sonnait l'heure de l'oraison, de cette courte méditation du premier de l'an, toujours la même et qui m'arrivait à l'oreille comme un glas funèbre. Aussi elle est restée gravée dans ma mémoire : « Encore une année qui vient de se perdre dans le gouffre de l'éternité, et il en sera de même pour celles qui suivront, si toutefois des années à venir vous sont réservées. » Jeune, plein de santé, affamé de tout, de succès, de gloire, rempli d'illusions, il me semblait que cela ne me regardait point. Pourtant, ma raison parlait plus haut que mon imagination et m'avertissait de tirer profit de la leçon. Depuis, les années ont passé sur ma tête ; avant vingt-cinq ans, mes cheveux auront blanchi ; j'ai vu disparaître de mes côtés mes confrères, mes amis, aussi jeunes, aussi vigoureux que moi ; les forces ont disparu, et parfois dans mes longues nuits sans sommeil, consumé par la maladie, je me rappelle ces paroles qui me fatiguaient autrefois ; j'en comprends l'austère vérité. Aimant la vie, aimant tout ce qui m'environne, au milieu de ma course, je me sens emporté. « J'ai cherché le reste de mes années et j'ai dit : « je ne verrai pas longtemps le Seigneur mon Dieu, « sur la terre des vivants. Mes ans seront enlevés, en-
« trainés, comme la tente des pasteurs. Le fil de ma
« vie sera tranché comme par le ciseau du tisserand.
« J'étais à peine debout, il faut que je tombe ; du matin
« au soir, telles auront été les limites de mon existence.
« Seigneur, je souffre, que dirai-je ? Je rappellerai en
« votre présence toutes mes années et j'en pleurerai la
« perte dans l'amertume de mon âme. »

Ces réflexions sont noires ; cependant elles me sont venues avec la fin de 1880. Mais laissons les morts avec les morts, les malades avec les malades. Le monde au renouvellement de l'an ne songe guère à ces sombres vérités. C'est le jour des grandes réjouissances ; les amis se visitent, s'adressent des compliments en petits discours assommant par leur profonde uniformité. On dirait, — et rien n'est plus vrai, mais qui le pense ? — on dirait que nous venons tous d'échapper à un péril imminent, et certes plus d'un a perdu la vie dans cette catastrophe d'une année ; on se félicite, et, si on n'ose se promettre, au moins on se souhaite de longs mois. Puis, vive la joie ! Au collège, autant que faire se peut, on suit le courant universel. Il faut avouer qu'un jour de l'an se présente avec de singulières allures à un petit écolier qui en est à sa première année. Je me rappelle l'étonnement d'un jeune enfant à qui j'avais vanté les plaisirs du jour de l'an. Le soir de cette journée mémorable, passée sans étrennes et sans ce joyeux cortège des fêtes de la famille, Chrysanthe me faisait part de ses impressions. « Oui, c'est drôle le jour de l'an ici. Nous nous sommes levés à cinq heures, ne vous en déplaît, et silence, mon garçon, comme les jours de classe ; de l'étude, comme si nous pouvions travailler, et silence encore jusqu'au déjeuner. A table, je m'attendais à des merveilles ; un petit *baignet* pauvre et maigre ornait mon assiette. Ah ! ma grand'mère, plaignez votre petit-enfant. A notre entrée dans la salle, deux cents poignées de mains, puis l'affaire est réglée ; l'année scolaire reprend son cours. »

Jadis les élèves, ou plus sages ou moins nombreux, visitaient les prêtres dans leur chambre respective. La coutume est tombée en désuétude. Les uns considèrent cette innovation comme un bien, d'autres la déplorent : chacun se place à son point de vue. Parmi ces messieurs, les uns ont la langue bien pendue, aiment à déverser le trop plein de leur tête et de leur cœur ; les autres préfèrent réserver pour des occasions plus solennelles leurs pensées et leurs sentiments. D'ailleurs un auditoire d'écoliers, comme ceux de mon temps,

occupés à tout regarder excepté l'orateur, n'est pas favorable aux inspirations de l'éloquence.

Le jour de l'an s'est présenté de la belle manière ; il s'est fait suivre d'un dimanche, de sorte que pendant trois jours les classes et l'étude ont chômé, pendant que les salles de récréations n'ont cessé de retentir des notes joyeuses et robustes de nos artistes.

N. B. Ceux qui font des almanachs et ont besoin d'éphémérides pour les remplir devront enregistrer le fait remarquable qu'en la journée du *concert*, la tempête traditionnelle a fait défaut. Est-ce parce que la séance a été retardée d'une journée, ou après une expérience de vingt ans le *régisseur* a-t-il trouvé la corde à tourner le vent ? Quoi qu'il en soit, nos félicitations à qui de droit.

..

Il est un vieil usage que nos pères nous ont transmis, qu'ils avaient eux-mêmes emporté de l'antique France et dont l'origine se cache fort avant dans l'obscurité des temps, puisque Marchangy le relate dans sa « Gaule poétique » : c'est, en la Fête de l'Epiphanie, de tirer le gâteau qui recèle en son sein la fève mystérieuse, plus puissante que la baguette des fées. Saül trouva la royauté en cherchant les ânesses de son père ; nous, nous la trouvons en mangeant la *galette*, la bonne *galette* aromatisée d'anis. Quelle est la raison ultime de cette institution, sa fin ? Est-ce de commémorer le voyage des rois mages ? Est-ce de rappeler l'anniversaire de notre vocation à la foi, vocation sublime qui donne à tout chrétien l'assurance de régner en l'éternité ? Toutes ces hypothèses sont possibles et bonnes. Si nous cherchons le but immédiat, certes il est facile à découvrir. Jamais fête n'enseigne mieux les inconvénients de la grandeur, l'insubilité des fortunes humaines.

Depuis longtemps on parle de la gentille démonstration. Les amis de la bonne chère la goûtent à l'avance ; les ambitieux, les rêveurs d'utopies, car il y en a dans nos collèges, espèrent trouver l'occasion d'exposer leurs

systèmes, leurs théories sociales et politiques. La multitude s'apprête à rire de la royauté ; tant il est vrai que le temps des rois est passé en Amérique, puisqu'il n'est jamais venu.

Au six janvier, le peuple écolier, semblable à tous les autres mortels, inconstant dans ses sentiments et ses opinions, est fatigué de la république et demande un roi, à l'instar des grenouilles de La Fontaine. Comme dans cette république modèle, qu'aurait enviée Platon, tous les sujets sont sages, que tous sont dignes d'être rois et encore plus de ne l'être point, rien de plus simple que les élections. On s'en rapporte au sort et ceux qu'il désigne sont acclamés avec frénésie.

Peu de qualités sont exigées des aspirants au trône ; après tout, il leur suffit d'un appétit glouton et d'une certaine dose d'audace pour débiter quelques discours, et encore ici, nous ne regardons guère à la qualité. Aussi nous multiplions les rois, deux chez les grands, deux chez les petits, un chez les prêtres, un chez les ecclésiastiques. Mais ces derniers, s'appuyant sur le droit canon, prétendent que leur état est incompatible avec la souveraineté ; depuis quelques années le sort ne parle plus en faveur de ces Messieurs. La fève est trop digestive, M. l'Econome, je vous conseille le clou de deux pouces.

Parmi les petits, encore pleins de candeur, ignorant la supercherie et la fausse modestie, nous trouvons facilement des princes ; mais chez les grands, ce n'est plus la même chose. Cette année les rois, choisis par le sort, comprenant sans doute leur indignité, ou dégoûtés des grandeurs, ont caché leur destinée. C'est de la lâcheté, pour ne pas dire plus. S'il était permis à un simple mortel de faire la leçon aux rois, je leur dirais : « Ne savez-vous pas qu'un chacun se doit à ses semblables et doit être assez courageux pour occuper le poste que lui assigne le destin ? »

Dans cette extrémité, il fallut recourir au suffrage universel, et la voix unanime du peuple alla arracher à leur brouet noir ces nouveaux Fabricius, déposer sur

leur front la couronne, les conduire à la table princière, au milieu de laquelle brillait le dindon royal

Dans son assiette arrondi mollement.

Mais de nos rois

Plusieurs n'avaient pas l'esprit en ce moment dans leur assiette.

Les pages s'empressent, la milice fait escorte, et tous les yeux sont fixés pour voir si Leurs Majestés mangent et boivent humainement.

Il paraît que rien n'arrête l'appétit comme un discours à digérer. Aussi leurs Altesses sont sobres. D'ailleurs elles ont hâte de se présenter à leurs peuples. Au son du tambour et des cuivres, elles s'avancent dans les salles où elles sont reçues par le général en chef des armées, et son brillant état major; l'infanterie présente les armes, les rois s'inclinent médiocrement, sourient du haut de leur grandeur, et le peuple d'applaudir. Les discours commencent; qui peut dire quand ils finiront? Le premier souverain, nouveau Saül, surpasse de toute la tête ses confrères et la nation entière. Il a fui les honneurs, il a été sacré roi dans la solitude de sa chambre; du reste il avait grâce d'état, et le courage en plus. Les harangues, remplies de sages conseils, il les multiplie, et il descendra du trône, la parole sur les lèvres. C'est ce qu'on appelle mourir à la peine.

Les jeunes princes sont imbus d'idées nouvelles; ils veulent briser toutes les entraves à la liberté. Ils demandent la multiplication des congés, la liberté de la presse manuscrite, le libre échange entre les deux royaumes, et que sais-je? Il est facile de séduire la foule, surtout si on flatte les mauvaises passions. Mais nos Puissants devaient apprendre que celui qui sème le vent récolte la tempête. Les tristes expériences de leurs Confrères d'Europe auraient dû les avertir qu'il est dangereux de fomentier les idées révolutionnaires, qu'eux-mêmes seront les premières victimes de leurs mauvais principes. Déjà le peuple écolier trouve que ses princes sont de beaux parleurs, mais qu'ils agissent peu; on s'aperçoit qu'il est fatigué d'une autorité ver-

beuse qui l'endort ; que l'occasion se présente et nous assisterons à une de ces révolutions politiques dont l'histoire nous a tracé tant d'exemples. En effet, soudain, le tocsin, c'est-à-dire la cloche, se fait entendre, la foule pousse des cris féroces, les milices n'écoutent plus la voix du capitaine, tout se désorganise et la république, planant sur ces rives, reprend ses droits avec le pouvoir, et rétablit l'ordre.

Les rois d'une heure, redevenus gros Jean comme devant, acceptent bravement leur destinée et demeurent calmes au milieu des décombres qui les environnent :

Impavidum ferient ruinæ.

Lorsque j'arrivai au collège, la civilisation était moins avancée ; les gouvernements, appelés constitutionnels ou monarchies tempérées, étaient inconnus. Nous étions en pleine féodalité, et les maires du palais à l'apogée de leur puissance. Nos rois étaient débonnaires, bons viveurs. Après avoir dégusté leur repas, ils fermaient l'œil et pour mieux digérer, comme les rois fainéants, ils se laissaient porter en triomphe autour des salles, sur des raquettes richement ornées de haillons.

Ces bons rois, débarrassés du souci des affaires et même du discours du trône, pensaient peu, parlaient moins encore. Aussi ils montaient vite dans l'estime et encore davantage sur les épaules de leurs sujets ; mais en revanche, l'heure écoulée, ils tombaient de plus haut et les chutes étaient plus dangereuses.

Si les choses continuent, nos neveux verront d'autres changements, d'autres formes de royauté.

Tout change, tout passe... Rien n'est stable dans nos collèges, excepté l'étude et la classe et peut-être.... les *pensums*.

SIM.

Propos divers.

EXTRAITS DE « L'ACADÉMICIEN. »

Les lecteurs des *Annales* savent déjà que nos Académiciens ont, pour le cercle de leurs réunions intimes, un journal auquel ils confient leurs réflexions plus ou moins philosophiques, les nouvelles du jour et les impressions du moment. Il nous a été donné de faire à travers les pages et les secrets de ce cahier une excursion pour nous tout à fait agréable. Alors il nous est venu à la pensée qu'il ne déplairait pas, peut-être, à nos amis de l'extérieur de pénétrer, avec nous et à notre suite, dans ce sanctuaire de l'Académie. C'est pourquoi nous leur présentons aujourd'hui, tirés de *l'Académicien*, un certain nombre d'extraits en prose et en vers. Nous avons eu soin de choisir les morceaux les plus courts, pour nous permettre, dans ces citations diverses, une plus grande variété : si, encore, ces passages se trouvent être trop longs et trop nombreux, nous comptons, pour nous servir d'excuse, sur la bienveillance de nos lecteurs, toujours indulgents pour la jeunesse studieuse et littéraire.

23 septembre. *La Récréation.* — La ruine du vieux jeu de paume a réellement attisé l'activité écolière. En effet, au temps que l'antique construction élevait, au centre de la cour, son front sombre et chenu, l'on voyait plus d'élèves causant langoureusement sur les bancs champêtres et reposant des membres fatigués de ne rien faire. Aujourd'hui tout est changé ! Pas un seul ne s'assied avant d'avoir mesuré la force de son bras ou la souplesse de ses jambes. C'est à qui lancera le plus loin un lourd caillou, ou le lèvera le plus souvent au bout de son bras. Les uns brûlent d'être considérés comme les champions de la course ; les autres font fureur dans l'art de sauter. Quelques-uns, se rappelant les beaux jours d'autrefois, vont, par intervalle, visiter le jeu de paume de nos pacifiques et obligés voisins ; puis, après y avoir fait preuve de prouesse et de capacité, reviennent se mêler aux jeux

de leurs confrères. Bref, pour quelques semaines, nous pouvons nous réjouir de n'avoir pas de nouveau jeu de paume. — S. CORBEIL.

24 septembre. *Un mot nouveau.* — Les croisés du bon langage ne montrent pas assez d'activité, car l'infortunée langue française est moins respectée que jamais. L'autre jour, certain écolier, parlant à un académicien qui est — le nommerai-je ? — portier à l'étude, lui disait tout gracieusement : « *C'est-y toé qu'é l'portique ?* » — L'académicien recule frappé de stupéfaction, se bouche les oreilles et le laisse baragouiner ; qui n'en aurait fait autant ?... Amis, quelle insulte à notre belle langue ! Académiciens, vous connaissez votre devoir ; l'an dernier, vous l'avez glorieusement rempli ; jusqu'à la fin soyez courageux. — S. CORBEIL.

8 octobre. *Un quart d'heure de méditation en récréation* — Fatigué d'un exercice trop prolongé, je voulus goûter un instant de repos. Appuyé sur la blanche clôture qui forme la limite sacrée de notre récréation, en face du bocage, je contemplais le triste spectacle des rigueurs de l'automne qui se déployait à mes yeux. De quelque côté que je portasse mes regards, partout je voyais la feuille pâle se détacher de la branche qui l'avait vue naître, et s'affaisser tranquillement sur le sol.

Que de réflexions se pressaient dans mon esprit ! O feuille éphémère, me disais-je à moi-même, il me semble qu'hier tu brisais les entraves du bourgeon et étalais aux regards charmés ta fraîcheur et ta verdure. Déjà les froids autans ont fait pâlir ta couleur, si vive et si brillante il n'y a qu'un instant. Que vas-tu devenir ? tu seras quelque temps le jouet des vents de l'automne, après quoi la pourriture et la poussière se disputeront tes lambeaux.

Hélas ! il me semble qu'hier je paraissais pour la première fois dans ces cours, et une huitième fois déjà, me voici témoin des rigueurs de la nature à ton égard. O mensonge de la vie ! trompeuses espérances de la jeunesse ! A peine apparaissous-nous sur la terre, que déjà nous avons un pied dans la tombe. Les jours,

les mois et les années passent comme la feuille du bocage. — C. ROCHON.

19 octobre. *En passant.* — A l'instar de leurs confrères, les membres de l'Académie aiment les *Deo gratias*. Les échos (et ils sont nombreux) ne sauraient répéter une syllabe en é que ce ne soit un congé.

A nos réunions semi-mensuelles, les *Deo gratias* nous sont garantis par les traités, et cependant un silence sépulcral règne au milieu de nous. Une troupe de Gaulois faisant irruption dans ce nouveau capitole, nous prendraient pour autant de sénateurs, si barbe nous avions.

Vingt fois M. le Supérieur s'efforce d'attiser la conversation, et vingt fois c'est un mutisme absolu. Sylvio, d'ordinaire si gai, demeure coi ; Ferdinand ne salue point le fauteuil présidentiel. *O tempora, o mores !* Amédée ronge un syllogisme ; Téléphore enfourche Pégase, et se perd dans le ciel bleu ; Maximilien sourit sans cesse ; et William, Camille et Aristide imitent leurs silencieux confrères.

Alerte, mes amis, vite secouons notre torpeur, et ne méritons point ce reproche d'Horace : « Les parleurs ont tous ce défaut : entre amis, on ne peut jamais les faire parler, quand on les en prie ; ne les priez pas, ils ne peuvent se taire. » — O. LAVERGNE.

20 octobre. *Dithyrambe à notre main.* —

Enfin, mademoiselle, il faut que je vous dise
Ce que, depuis longtemps, j'avais au fond du cœur :
Je crois que bien du monde, en riant, vous méprise....
Et vous ne devez point en être surprise,

Vos écrits ne vous font point honneur.

J'ai consacré bien des pénibles veilles

A vous enseigner l'art en vain,

Et j'entends résonner souvent à mes oreilles,

« Que Lord est un triste écrivain ! »

Pourquoi couvrir vos caractères

De ces insondables mystères

Qu'on ne peut dévoiler du jour au lendemain ?

Qui pourrait réparer l'irréparable outrage
 Que vous faites à mon ouvrage ?
 A l'éternel oubli condamnant vos écrits,
 Vous donnez au monde surpris
 Le plus ridicule assemblage
 De mots infirmes, auguleux,
 Qu'il faut cacher aux yeux.
 Et combien d'écoliers, en les voyant, pâlissent !
 Mes maîtres étonnés, en les lisant, gémissent
 Et les rejettent là, sans les avoir compris !
 Songez combien de prix
 J'ai perdus par votre manie !
 Vous brisez l'harmonie
 Et la cadence de mes vers.
 En vain je chante sur ma lyre
 Dans les accents les plus divers,
 L'on ne peut distinguer la prose ni les vers,
 Et l'on se contente d'en rire.
 Il faut que cela change. Entendez-vous ? il le faut ;
 Je vous corrigerai de ce triste défaut.
 Pourquoi faire des *sions* ?... La plume se renverse,
 Et faisant prendre à l'encre un chemin de traverse,
 En inonde tout mon papier.
 On dit que *Bestagone* en voulant imiter
 Votre inimitable écriture,
 Naguères entassait rature sur rature
 Et, par ce grand moyen, il pensait éviter
 Le châtement de la critique.
 Mais on devina la rubrique ;
 Car vous n'avez point pu, même en un bon moment,
 Ecrire aussi correctement
 Que n'était cette parodie.
 Réveillez-vous, main engourdie !
 Allez laver ces doigts que l'encre vient couvrir,
 Et corrigez votre écriture ;
 Car ne l'oubliez point, cet amas de rature
 Tôt ou tard vous fera rougir. — GRIFFE D'OURS.

21 octobre. *La milice*. — Aux armes ! aux armes !
 Tel est le cri qui se faisait entendre, il y a quelque dix

jours, au sein de nos récréations d'ordinaire si paisibles. Le Canada, cependant, ne rêvait point l'indépendance, les États-Unis ne dirigeaient point leurs bataillons sur nos frontières, et les Iroquois n'avaient point déterré la hache de guerre. La milice de Ste-Thérèse, glorieuse de son passé, fière de son présent et confiante dans l'avenir, voulait seulement se réorganiser, et faire ses manœuvres annuelles. Le général en chef n'eut qu'à frapper du pied, et la terre enfanta des légions. Plus de vingt-cinq guerriers s'enrôlent aussitôt, et jurent par Mars et les divinités guerrières, d'être fidèles à la patrie et à leur chef. Une ardeur juvénile enflamme ces braves, et les échos sonores répètent déjà leurs pas cadencés, mêlés au cliquetis des armes et à la voix martiale du capitaine. Mars, du haut de l'Olympe, sourit avec bonheur à ces fils de son amour et les couvre de son égide tutélaire. Aussi, voyez quel port majestueux, quelle audace, quel feu dans leurs yeux ! Leur chef, digne rejeton des Montcalm et des Salaberry, d'une poitrine à faire rebondir les boulets, veut promener au loin la gloire de nos armes, et illustrer son drapeau, qui n'a pas encore reçu le baptême du feu. Sa devise est : « *Dulce et decorum est pro patria mori.* — O. LAVERGNE.

10 novembre. *Le jeu de crosse.* — Avec ses frimas, l'hiver nous ramène l'antique jeu de crosse, joie pour les uns, fléau pour les autres, mais pour tous un salutaire exercice. Ce jeu, en vogue à Ste-Thérèse depuis fort longtemps, trouve encore de nombreux admirateurs, et les Benjamins de la famille térésienne sont dignes sur ce point de leurs aînés.

A peine la cloche a-t-elle fait entendre sa voix argentine, qu'ils bondissent spontanément sur leurs pieds avec une prestesse qu'on ne remarque pas, lorsqu'il s'agit d'aller en classe ou à l'étude. On dirait qu'il y a un ressort sur les sièges, et qu'aussitôt qu'il cesse d'être comprimé à un endroit, il se soulève sur toute la ligne et fait sauter les élèves, comme diraient les chroniques de M. Fabre.

Voyez-les sur le champ de bataille. Bravo ! voilà un coup de maître. La balle, frappée par un digne émule de Darès ou d'Entelle, vient d'atteindre l'extrémité de la cour ; les combattants s'y précipitent en foule ; le combat s'engage, combat long et acharné ; déjà plus d'un orteil a demandé merci ; de longs soupirs s'échappent des poitrines ; mais n'importe, la lutte se prolonge ; on se presse, on se pousse, la balle bondit et rebondit ; le bruit des bâtons noueux qui se heurtent, se mêle aux voix des combattants, jusqu'à ce que la balle touche le but désiré. Ce sont alors des cris de « Victoire ! victoire ! » pendant que les vaincus s'efforcent de puiser dans leur défaite, l'espérance et les motifs d'un triomphe prochain.

Ainsi se continuent ces jeux, où un grand nombre cueillent des lauriers qui fondent au printemps. — O. LAVERGNE

11 novembre. *L'éducation.* — Nous avons lu avec non moins de plaisir que d'intérêt un article conçu avec justesse sur l'éducation religieuse.

L'auteur de ces lignes importantes, un citoyen des États-Unis, s'appuyant sur l'expérience et le sentiment unanime de la classe instruite de la société, ne craint pas de proclamer cette vérité trop peu comprise de nos jours : « Quelqu'un posséderait toutes les sciences, parlerait avec facilité toutes les langues humaines, scruterait avec succès tous les trésors de l'art, réunirait dans sa personne les brillantes qualités de l'orateur ; si cette somme de connaissances n'a pas pour base première la religion et la morale, il est impossible de le qualifier du nom d'homme instruit, d'homme pourvu d'éducation. » L'auteur cite à propos l'exemple de deux tristes figures, Beecher et Ingersoll, malheureux dont les hautes intelligences et les cœurs si bien doués ne peuvent plus concevoir l'éclatante splendeur de la vérité, niant, l'un, l'existence de Dieu, l'autre, les éternels supplices réservés aux méchants. Pourquoi ces errements ? parce que ces infortunés ont oublié le point essentiel, ils n'ont pas établi l'édifice de leur science sur le fondement inébranlable de la religion.

Il fait bon à nos cœurs de chrétien de savoir que dans ces mauvais jours qui font essayer tant de cruelles épreuves à l'éducation, il se trouve dans le monde des hommes capables de défendre la cause sainte. Voyant la presse canadienne des Etats-Unis s'intéresser à cette question importante, nous éprouvons un véritable bonheur. C'est, nous l'espérons, le présage d'une ère nouvelle et d'une réforme longtemps désirée, toujours différée. C'est du moins une preuve que ces enfants du Canada se font honneur de traduire dans la vie pratique leur attachement aux croyances de leur jeune âge, aux salutaires coutumes de leurs pères.

Chaque jour, les Canadiens, dans leur pays adoptif, entrant avec ardeur et fermeté dans l'arène politique, montent l'échelle de l'activité sociale. Bientôt peut-être leur influence, agrandissant son domaine, leur permettra de peser dans la balance administrative de la république étoilée, de plaider avec fruit leurs chers intérêts, tout en ne perdant rien de leur nationalité, héritage béni qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Là-bas, en inculquant dans les esprits les vrais principes de morale, en communiquant aux jeunes âmes l'amour de la foi catholique, ils continuent la mission que le ciel leur a confiée sur cette terre d'Amérique.

Si jamais, conduits comme toujours par la sagesse de la Providence, les Canadiens viennent à unir leurs destinées à celles de la puissante république, ils pourront créer une société nouvelle, reconstituer l'ordre social menacé, augmenter les conquêtes de l'Eglise, répandre le règne du Christ et s'immortaliser comme peuple. Car les nations fidèles à leur mission, dociles à l'invisible main qui les dirige, ne peuvent manquer de cueillir une riche moisson d'influence, de gloire et de bonheur. — W. EARLEY.

12 novembre. *L'hiver*. — Qui pourrait demeurer sans émotion à la vue si pittoresque qu'offrent à notre contemplation les alentours du séminaire ? Les *sapinières* des hauteurs environnantes, déployant sur leurs cimes les bijoux argentés que prodigue l'hiver ; la surface de blanches plaines ; les collines étincelant aux rayons du

soleil ; les ravins secrets où gémissent les autans ; la petite rivière glacée formant un miroir où viennent se réfléchir les gracieuses évolutions de nos patineurs ; le rustique ensemble d'humbles maisonnettes, d'où s'échappent des colonnes de fumée ; notre bocage endormi dans le silence universel ; enfin nos cours spacieuses où des bandes de joueurs animés, faisant siffler dans les airs leurs balles rapides, se piquent de pouvoir, par leur ardente activité, vaincre le froid et les frimas : tout plait, tout réjouit.

De plus, quel consolant bonheur n'éprouve pas l'âme chrétienne dans cette saison des rigueurs. Marie rayonnant dans la gloire de sa conception immaculée ; Bethléem avec son Dieu naissant, ses célestes messagers de gloire et de paix, ses bergers étonnés ; une année qui disparaît pour n'être plus qu'un souvenir ; l'aurore du nouvel an, réjouissance universelle ; protestations de reconnaissance et d'amour aux bons parents, souhaits sincères aux bienfaiteurs, amitié et heureuse année à tous. Qui peut considérer ces choses et dire : *Je n'aime pas l'hiver*. — W. EARLEY.

13 novembre. *Un vide comblé*.—Notre ami si pratique dans ses conseils *En passant*, par trop d'humilité, sans doute, nous a fourni une énumération incomplète et partielle. Il a cru convenable de distribuer ses bons mots et sa fine malice *en passant* par dessus son intéressante personne. En toute justice nous devons combler ce vide et ajouter : Entre Maximilien qui sourit sans cesse et Sylvio qui se tient toujours coi, un bel *Olivier*, symbole de paix, se complait d'ordinaire dans une taciturne immobilité, ne troublant sa gravité que par un rire occasionnel destiné à réveiller la conversation, à son avis, faiblement entretenue ; tant il est vrai que *sua quemque trahit voluptas*. — W. EARLEY.

20 novembre. *L'homme superficiel*.—Cher *Académicien*, je ne vous le dissimule pas, je suis fâché. Ayez un peu plus d'égards pour mes forces. Vous me pressez toujours d'écrire ; j'ai beau vous dire : « Mon style est dur, ma phrase est lourde et sans harmonie ; »

vous insistez, vous n'entendez rien. Eh bien, soit ! je vous inflige aujourd'hui une correspondance. Qu'elle soit bien, qu'elle soit mal, peu importe ; je vous ai averti : ce sera votre faute et non la mienne.

Euripide est un parleur de profession ; depuis le matin jusqu'au soir, il jase : c'est un habile éternel. Il a tout vu, tout entendu. Récits, anecdotes, nouvelles du dehors et du dedans, il sait tout. Parlez-lui de philosophie, d'histoire, de géographie, rien ne lui manque. Tous les livres lui sont passés par les mains ; les bibliothèques ne lui suffisent plus. C'est un homme extraordinaire ; ses connaissances sont vastes comme son esprit ! mais, le malheur, elles perdent en solidité ce qu'elles gagnent en étendue. Il est fort sur les généralités ; pressez-le, il s'égaré ; rien n'est précis dans son cerveau, tout est brouillé ; la vérité est mêlée à l'erreur et l'erreur à la vérité. C'est un chaos à n'y rien comprendre, lui-même n'y comprend rien. — A. GODIN.

2 décembre. *Nouveaux membres.* — Avec la gravité qui caractérise nos réunions semi-mensuelles, nous avons passé, lundi soir, un quart d'heure d'intérêt, écoutant les bonnes lettres de plusieurs *Zeb* modernes demandant les places vacantes dans notre salon littéraire. Sans être contraints de poser la feuille de rose sur la coupe emblématique, nos amis peuvent gravir avec satisfaction le *mont qu'académique on nomme* ; leurs beaux sentiments si bien exprimés ont été fort admirés et prédisposent en leur faveur. A la suite du président de la société d'Amadan, nous pouvons leur dire, en leur présentant la médaille d'honneur : Désormais notre société en vaudra dix fois davantage. — W. EARLEY.

3 décembre. *S. François Xavier.* — Ce matin, méditation sur la merveilleuse conversion de l'illustre disciple d'Ignace de Loyola, sur son sublime apostolat, ses héroïques vertus. A la messe, saints cantiques dont l'un, « Tout n'est que vanité, » nous rappela comme Xavier comprit cette parole dont le ciel s'est servi pour le conduire à la lumière de la vérité.

« Que sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Richesses, honneur, gloire du monde, François oublie tout pour sauver son âme, abandonne tout pour arracher à l'esprit de ténèbres des âmes chéries de Dieu.

Son exemple démontre la grandeur de cette divine religion qui, seule, enfante des martyrs de dévouement et produit de généreux sacrifices. Cet Alexandre chrétien, débarquant sur les plages infidèles, fait, en dix années, la conquête de cinquante-deux royaumes et plante l'étendard de la croix sur une étendue de trois mille lieues de pays ; il prouve que la charité va plus loin que l'orgueil et l'ambition ; mourant dans la misère et le délaissement sur le sauvage théâtre de ses magnanimes exploits, s'évanouissant sous l'influence des célestes consolations qui le forcent à s'écrier : « Assez, Seigneur, assez de bonheur, » il prouve qu'au saint missionnaire avec sa croix, et non aux armes du conquérant, appartient l'empire du monde. — W. EARLEY.

8 décembre. Dans vingt ans. — Je caressais à l'étude un rêve, un rêve magnifique. Tous les académiciens d'aujourd'hui étaient réunis en un fraternel banquet, en l'an de grâce 1900. Les neuf membres de cette docte assemblée avaient grandi, et étaient devenus des hommes utiles à la société. Plusieurs avaient revêtu un costume nouveau, et six prêtres, assis à table avec un avocat, un médecin et un chroniqueur, rappelaient avec bonheur, leur séjour dans ce sanctuaire des lettres. Chacun de nous prenait plaisir à redire les habitudes des confrères, et les incidents les plus remarquables de leur passé.

Pas une voix, cependant, pour célébrer nos bons mots et la conversation animée de nos réunions semi-mensuelles. La mémoire de ces aimables causeries, était suspendue à un point d'interrogation. Il fallait pourtant combler cette lacune. L'Académicien, dont j'étais encore un des lecteurs assidus, me vint en aide. J'y lus, en effet, ces lignes inscrites par un de nos successeurs : « Mes chers amis, disait M. le Supérieur, l'Académie a

perdu cette vivacité, cette souplesse qui caractérisait vos aînés en 1880. Je le vois avec peine, le froid s'est glissé jusqu'au fond de votre âme. Je me rappelle encore ces beaux jours où neuf académiciens inondaient ce salon de leurs doux propos. Ici Sylvio, avec une jovialité toute française, voulant mettre un frein à la volubilité de ses confrères, prononça ces paroles mémorables : « Le silence est d'or. » Camille, son spirituel voisin, ébloui par cet apophthegme, n'osa plus faire entendre sa voix. Maximilien proposa de baptiser notre journal du nom de « Canard. » Téléphore, aux échos sonores de sa voix lyrique, fit accourir les nymphes, les naïades, et les esprits des bois et des fleuves. Ferdinand, du haut de son trône présidentiel, décida plus d'une fois, avec sagesse, les questions en litige. Amédée a conçu ici même une comédie intitulée « l'Hypocrite, » comédie qui n'a eu qu'une seule édition. Les paroles du sage Aristide résonnent encore avec force à mes oreilles. Ici à ma gauche, William, le vaillant William, improvisa avec une verve tout irlandaise, ces tirades ronflantes qui, insérées dans le journal *l'Académicien*, ont créé une si vive sensation. »

Des salves d'applaudissements accueillirent cette lecture, et de nombreux toasts, à la santé du fondateur de l'Académie St-Charles, furent bus avec entrain. — O. LAVERGNE.

12 décembre. *Une crosse en litige.* — Dimanche dernier, douzième jour de décembre, fut combattu un grand combat, « *grande prælium* ». Deux élèves revendiquaient une crosse mignonne.

La force brutale, d'abord, fut chargée de trancher la question. Il y eut de grandes clameurs, beaucoup de tumulte, mais peu de coups célèbres et encore moins du sang. — « Elle m'appartient, dit l'un. — C'est faux, tu n'es qu'un voleur, » s'écrie l'autre. Puis incontinent les forts-à-bras se précipitent l'un sur l'autre, comme deux aigles rapides. L'impétuosité du choc leur fait rompre l'équilibre, ils roulent par terre. Trois fois ils se saisissent à bras-le-corps, trois fois le sol gémit sous la chute de leur masse corporelle. Mars désespéré

accusait son impuissance à régler le différend, quand Thémis, passant près d'eux, la balance à la main, fut priée de « peser ce droit litigieux. »

La Justice avait emprunté au Titan térésien, Moïse, sa taille herculéenne. Avec grand bruit, chacun des contestants plaide sa cause. Thémis, embarrassée : « Brisez cette crosse, dit-elle, et partagez-vous-en les débris. » . . . « O sagesse d'un juge, » exclame l'un des rivaux, « oui, mettons en pièces la crosse infâme. — Oh ! je t'en conjure, fit l'autre, ne la brise point, sois-en plutôt le possesseur. » A ces mots, la sombre figure de Thémis se ranime ; Thémis a perçu la vérité : « O toi, dont le cœur est si tendre, dit-elle, et l'âme si sensible, emporte la crosse, car les paroles me montrent indubitablement que tu en es le propriétaire. . . . Et toi, voleur audacieux et impudent, retire-toi d'ici, « *procul esto, profane,* » qu'à jamais ton nom soit stigmatisé. » — Voilà qui fut dit, voilà qui fut sage. — S. CORBEIL.

15 décembre. *Charade.*

Mon premier bien souvent soulage l'indigence ;

Mon second, rayonnant de vertu, de science,

Orient le monde au sentier du bonheur ;

Mon tout est rempli de prudence

Et souvent d'un malheur immense

Contre les coups de la vapeur

A préservé le voyageur. — T. LORD.

25 décembre. *La nuit de Noël.* — Au temps où la fière république romaine, fatiguée de sa trop longue existence, succombait sous les coups des Césars, le monde entier chancelant sur ses bases, las d'errer dans le vide et de distribuer ses adorations à des images inertes, le monde, dis-je, indécis sur la marche à suivre, dans un vague effroi, commençait à douter de l'avenir. L'esprit de ténèbres avait partout des autels : le trône de David avait été renversé par l'étranger, et le peuple de Dieu semblait prendre sur lui de rendre moins vive la lumière qui l'avait toujours éclairé. Le ciel eut pitié de la terre ; le Fils de Dieu, s'incarnant dans le sein d'une vierge, apporta le salut à l'univers.

Dix huit cents ans se sont écoulés. Rome chrétienne a remplacé Rome païenne et ce monde qui s'agitait dans les spasmes de l'agonie, fortifié par l'effusion d'un sang régénérateur, tourné vers Bethléem, adore son Sauveur, son Seigneur et son Dieu. Dix-huit cents ans se sont écoulés, et ce petit enfant, qui n'avait qu'une crèche pour berceau, ce Dieu qui n'avait pour adorateurs que quelques bergers, sur tous les points du globe, voit aujourd'hui une foule innombrable remplir les temples sur toute la surface de la terre, pour redire et chanter avec les anges : « Noël ! Noël ! Gloria in excelsis Deo. »

« *En sacra nox.* » Quel charme s'empare de notre âme, lorsque dans le silence de la nuit, les cloches font entendre leur doux et mélancolique appel, et qu'à la clarté de mille flambeaux, le temple s'illumine soudain. Dans quelle sphère notre âme se trouve transportée lorsque les sons harmonieux de l'orgue, se mêlant aux accords de voix mélodieuses, font monter vers le ciel un long chant de reconnaissance, tandis que les fidèles prosternés adressent à l'Enfant-Dieu une fervente prière !

« *En sacra nox.* » Le divin Rédempteur, couché sur un peu de paille, apporte l'espérance à tous les cœurs, pendant que la Victime sainte, s'immolant sur l'autel, nous assure le pardon de nos iniquités. O nuit sacrée, nuit grandiose, nuit sublime ! où l'âme élevée, transportée dans des hauteurs inconnues, semble avoir comme entrevu une vision anticipée de la béatitude ! Après de longs jours passés dans les agitations, les peines et les amertumes de cette vie, qu'il fait bon de se retrouver aux pieds des autels, le cœur bercé par les plus douces émotions, entendant comme un écho lointain de l'harmonie céleste ! L'âme pieuse brisant, pour ainsi dire, les liens qui la retiennent à la terre, s'élançant vers son Dieu, et pour un moment semble vouloir forcer les portes du ciel, tandis que le pécheur, prosterné sur les dalles du temple, versant silencieusement des larmes de repentir, rend grâce à son Sauveur de l'avoir attendu si longtemps.

« *En sacra nox.* » Que tes moments sont courts ! que n'es-tu éternelle !... Mais déjà sous les voûtes du temple expirent les sons de l'orgue ; les chants cessent, les lèvres murmurent une dernière prière ; le Sacrifice est terminé. Nous sommes encore de la terre, il nous faut partir. Mais ce n'est qu'avec regret que nous quittons l'enceinte sacrée, où nous avons goûté un instant de bonheur. — A. SAURIOL.

26 décembre. — Noël.

La nuit couvrait son front de son long manteau noir ;
Comme un globe d'argent, la lune suspendue
Perçait légèrement l'obscurité du soir.
Tout à coup dans le ciel, au milieu de la nue,
L'œil surpris, étonné, voit l'ange du Seigneur,
Secouant doucement la poudre de ses ailes,
Descendre radieux des voûtes éternelles.
Drapé dans les replis d'une vive lueur,
Il volait, il chantait ; et de sa voix amie
Réveillant les échos de la plaine endormie,
Il faisait résonner ce cantique si beau :
Gloire au Dieu rédempteur couché dans un berceau !

* *

Quel est donc cet enfant qui doucement soupire ?
Son regard tendre et pur rayonne de candeur
Et son front est couvert d'un voile de douleur ;
Sa voix triste et plaintive a le son d'une lyre.
Baigné dans les rayons d'un éclat radieux,
Il brille de splendeur comme l'étoile aux cieux.
Couché dans une crèche, enveloppé de langes,
Il sourit à sa mère, à la troupe des anges.

* *

Descendant jusqu'à nous, ce roi de l'univers,
Qui, sur le mont Sina, du milieu des éclairs,
Inspirait la terreur, marchait sur les nuages,
Déchainait l'aquilon, commandait les orages,
Se cache maintenant sous des voiles obscurs.

Pour sauver ses enfants, les rendre saints et purs,
 Sous une chair mortelle enveloppant sa gloire,
 Il vient sur notre cœur remporter la victoire.
 Approchez maintenant, ô mortels orgueilleux,
 Qui, bravant le courroux du puissant roi des cieux,
 Dissipez vos longs jours en des fêtes sans nombre,
 Prolongez vos festins jusque dans la nuit sombre ;
 Vous qui vous enivrez d'un parfum de grandeur,
 Et bercez votre orgueil en rêves de splendeur.
 Oh ! approchez ; venez adorer en silence
 Ce monarque des cieux qui naît dans l'indigence,
 Répétant en vos cœurs ce cantique si beau :
 Gloire au Dieu rédempteur couché dans un berceau !

A. GABOURY.

28 décembre. *Sur le fleuve de la vie.* — Les poètes ont eu raison de comparer la vie à l'onde fugitive d'un torrent ; car voyez avec quelle rapidité vertigineuse les flots de nos jours se succèdent ; nous ne faisons que de naître, à peine vingt printemps ont répondu à nos tendres sourires, et déjà le tiers de nos ans s'est écoulé. Il y a douze mois encore (il me semble que c'est hier), l'aurore d'une nouvelle année s'annonçait radieuse et remplissait nos cœurs de rêves joyeux, de douces espérances : tout a fui, tout a disparu.

Cependant, sur ce fleuve de la vie, où nous voguons sans crainte, balancés mollement dans la barque du temps, nous ne nous apercevons pas de la rapidité de notre course ; tout nous sourit, tout nous enchante, nous ne rêvons que bonheur. En effet, les ondes encore limpides ne semblent agitées que pour caresser notre nacelle ; la rive est embaumée de l'arôme des fleurs les plus exquises ; les zéphirs soufflent amoureusement sur notre passage ; aucun nuage ne trouble l'azur des cieux. Goûtons ces douceurs, disons-nous, le voyage est si beau ! cueillons des fleurs en passant près de la rive et respirons-en le doux parfum.

Oh ! insensés que nous sommes ! que faisons-nous ? O mortel assoupissement ! sortons de notre sommeil : déjà j'entends de loin les cataractes mugissantes, qu'il

nous faudra bientôt franchir ; préparons nos forces, armons-nous de courage. Déjà notre nacelle est emportée avec plus de rapidité ; le ciel se couvre de sombres tempêtes ; les vents se déchainent contre nous avec plus de fureur ; des abîmes sans nombre s'entr'ouvrent sous nos pas : qu'allons-nous devenir ? Et quand la barque du temps aura franchi ces écueils, essuyé ces tempêtes, pour aller se briser, au grand naufrage de la mort, sur le rocher de l'éternité, aurons-nous assez de force pour nous attacher aux flancs de ce rocher et escalader la cime céleste, ou serons-nous précipités dans l'abîme sans fond ouvert sous nos pieds ? — EDMOND GRIGNON.

30 décembre 1880. *Une nouvelle.* — Cher *Académicien*, que le vrai mérite ne sait pas se connaître ! j'avais pensé ma voix grêle, enrouée, désagréable ; quelle erreur ! elle est charmante, suave, pleine de douceur et d'attrait ; on l'aime, on la recherche, on l'envie.

Il y a, paraît-il, un *solo* que moi seul puis chanter Et quel solo Je vous le donne en dix Un solo en quatre dièses ? . . . Non . . . En cinq bémols ? . . . Vous n'y êtes point encore . . . C'est un solo . . . Ecoutez bien . . . un solo . . . Ah ! vous allez-être surpris . . . un solo . . . Mais . . . vais-je le dire ? N'est-ce pas trop de jactance ? . . . Et si je le dis, le croirez-vous ? un solo de coq ! !

Oui, je suis très gracieusement invité, pour la séance du jour de l'an, à imiter de ma belle voix, dans les *Chats mélodieux*, le clairon sonore du héraut du jour. C'est un honneur, j'en suis très flatté. Ne l'êtes-vous point aussi, messieurs les académiciens ? — A. GODIN.

31 décembre. *A Sa Grandeur Mgr A. Taché.* —

O siècle merveilleux, j'admire ton génie
Quand je vois tes vaisseaux et tes coursiers de feu !
Mais bien plus admirable est celui dont la vie
Se passe au fond des bois en travaillant pour Dieu !

..

A l'ombre de la mort et de forêts lointaines

Des peuples gémissaient sur des bords inconnus ;
Ils n'avaient d'autre dieu que le dieu de leurs haines,
Les haines étaient leurs vertus.

La barbarie encor les couvrait de ténèbres :
Ils n'avaient entendu que la voix des déserts,
Et, reposant sur eux ses embûches funèbres,
Satan les tenait dans les fers.

Que de fois l'indienne, au vallon solitaire,
Près d'un fils égorgé, le premier de ses jours,
Vint verser ses soupirs sous l'orme centenaire
Où se balançaient ses amours !

* *

Des bords du Saint-Laurent vers cet ouest immense,
Disant à sa famille un long et triste adieu,
Un missionnaire, atteint de sublime démence,
Allait annoncer le vrai Dieu.

Il part, seul, plein d'ardeur, et nouvel Alexandre,
Franchit l'immensité de déserts inconnus !
Dans ces pays glacés que va-t-il entreprendre ? . . . -
Gagner des âmes à Jésus !

Réveillez-vous, forêts aux mornes solitudes,
Bois où régnaient jadis l'esclavage et l'horreur !
Venez vous prosterner, sauvages multitudes,
Devant votre libérateur !

O Nord-Ouest, voisin des glaciers du pôle !
Un homme s'est levé : tes horreurs ne sont plus.
Où planait le désert siège la métropole ;
L'Eglise a conquis cent tribus !

Ce héros n'a pas craint les neiges ni l'espace
De ces landes sans fin qu'il allait parcourir ;
Ses travaux ont grandi : déjà St-Boniface
Marche à grands pas vers l'avenir.

Confrères ! vous savez quel est ce missionnaire
 Qui vient nous visiter d'un lointain horizon :
 C'est cet illustre « Ami » dont notre Séminaire
 Se plaît à redire le nom.

Salut, apôtre saint ! Après trois ans d'absence
 Nous chantons ion retour, ô noble conquérant !
 Ton œuvre nous étonne ! et ta seule présence
 Prêche un sublime dévouement. — T. LORD.

Notes bibliographiques.

Un ancien élève, le Rév. Père L. P. Paquin, O. M. I. a bien voulu nous envoyer un certain nombre d'opuscules, formant deux brochures qui se distinguent par un vrai mérite de style, de science et d'actualité : *Conférence sur les propriétés délétères des liqueurs spiritueuses*, et *Conférences sur l'instruction obligatoire*.

La première de ces brochures étudie l'origine des liqueurs spiritueuses, leur nature et leur composition ; leur action immédiate sur l'organisme humain ; les lésions que cause leur abus prolongé ; enfin leur influence délétère tant sur la morale que sur l'état mental et physique des individus. On y trouve toute une mine de renseignements ; l'auteur y déploie une grande richesse de connaissances médicales, anatomiques et physiologiques. La lecture de ce petit travail ne peut manquer d'être, comme le dit Mgr l'archevêque de Québec, dans son *Approbation*, « un excellent moyen d'empêcher les ravages de l'intempérance. »

La seconde brochure renferme trois conférences. — I. *Qu'est-ce que l'éducation d'après le droit chrétien ?* — II. *Les droits de la famille, de l'Eglise et de l'Etat.* — III. *L'instruction obligatoire est une violation du droit naturel et divin.* Dans ces trois lectures le révérend conférencier développe, avec force et logique, les plus hauts principes de la philosophie, de la métaphysique, de la théologie, de la science politique et économique qui devrait régir les nations. On rencontre, dans ces quatre-

vingts pages, un précis net et exact de cette question si importante de l'éducation, qu'il importe de nos jours de rendre familière à toutes les classes de la société.

Le style de ces quatre conférences a le genre de mérite qui convient à ces sortes de compositions : la clarté, la pureté des termes, la sobriété dans le développement, une phrase correcte et élégante. — Nos remerciements et nos félicitations au Rév. Père.

Bulletin de nos Sociétés.

Le 31 décembre, l'Académie St-Charles, profitait de la visite de Mgr A. Taché, archevêque de St-Boniface, pour ouvrir solennellement ses portes à six nouveaux académiciens : MM. J. Charbonneau, H. Deslauriers, A. Bertrand, A. Gaboury, E. Grignon et O. Ostiguy. « Ce vous sera, » leur disait M. le Président F. Charbonneau, « un précieux souvenir, que de recevoir la croix d'honneur, insigne de l'Académie, des mains d'un prélat vénérable qui, aux vertus de l'épiscopat, joint les qualités d'un écrivain distingué. » M. J. Charbonneau, au nom des recipiendaires, fit le discours de remerciement ; M. S. Corbeil lui répondit. M. T. Lord fit hommage à Sa Grandeur d'une pièce de poésie, composée pour la circonstance. Puis à tour de rôle, MM. C. Rochon, A. Godin, T. Lord, S. Corbeil, O. Lavergne et W. Earley, nous lurent des extraits de leur petit journal, l'*Académicien*. Le tout, avec le chant et la musique, ne dura guère plus d'une heure ; c'est ce que les Anglais appellent *short and sweet*.

L'Académie, dans ses allures, est calme, grave et solennelle. Sa sœur junior, la Société de discussion, plus ardente, moins réservée, jette à tous les échos d'alentour les éclats de sa bruyante éloquence. *Quel est le plus grand de Charles XII, roi de Suède, ou de Pierre I, empereur de Russie?* Le 2, MM. O. Rochon et U. Forget optent en faveur du héros suédois, du hardi guerrier, de l'Alexandre du Nord. MM. J. Leclerc et Ph. Forget se prononcent pour le génie créateur et l'organisateur

du puissant empire moscovite. Les votes s'étant partagés également sur le mérite des deux rivaux, le président donne à Charles XII le bénéfice de sa voix prépondérante. Pauvre Pierre-le-Grand ! *pour un point Martin perdit son âne.*

Le 16, le 23 et le 30, en trois séances consécutives, MM. A. Sauriol, M. Desjardins et A. Thérien firent un assaut, une vraie charge à la bayonnette, contre les titres de gloire et la mémoire de Louis XIV. Ils prétendaient qu'il avait usurpé le surnom de *grand*, il fallait à tout prix l'en dépouiller. Se présentèrent hardiment sur la brèche, MM. T. Campeau, U. Brulé et T. Théoret, pour défendre celui qu'ils appelaient le protecteur des lettres, des arts et du génie militaire. Jamais, dans aucune lutte précédente, on ne vit répandus, je ne dirai pas tant de sang, mais tant de paroles, de motifs et d'arguments. Enfin la division eut lieu ; et le président, se faisant l'interprète de la majorité, au milieu du plus profond silence, d'une voix émue, déclara que dorénavant la postérité pourrait encore dire... Louis-le-Grand.

Nouvelles Locales.

—A la séance du 3 janvier, devant un nombreux auditoire composé de prêtres et de laïques, on joua l'*Expiation*, drame en trois actes, par l'abbé Lebardin. Les principaux rôles, Robert de Lusigny, Flavy, Lorédan, Gérard, Rinaldi, Beppo, un cabaretier, deux assassins et un fantôme, furent remplis par MM. A. Lessard, F. Charbonneau, G. Payette, C. Rochon, S. Corbeil, J. Crépeau, T. Campeau, T. Nepveu, L. Cousineau et H. Legault. Pendant les entr'actes le grand chœur fit entendre les *Écoliers en vacances*, operette à la musique sautillante, vive et entraînante, et les *Chats mélodieux*, chanté aux allures plus graves, rempli d'harmonie imitative ; aussi MM. H. Legault et J. Grignon, tantôt chantant, tantôt parlant, soulevèrent le franc rire de l'auditoire, dans une petite scène comique, les *Deux Harpagons*. La fanfare, comme toujours, ouvrit et ferma la séance.

—Le 7, nos rois « débounaires et doux » furent le Rev. L. Charlebois, MM. T. Campeau, O. Lavergne, A. Godin, J. Boisseau et V. Perrin.

—Le 21 janvier nous rappelle trois dates mémorables : le sacre de Mgr Lartigue, premier évêque de ce diocèse, l'intronisation du chapitre de l'Evêché de Montréal, et l'inauguration du Petit Séminaire de Ste-Thérèse.

—Le 27, MM. les Rhétoriciens, chômant la fête patronale de leur classe, la St-Jean Chrysostôme, donnèrent le soir, aux deux communautés réunies, une petite séance de déclamation. Ils nous firent entendre Corneille dans un extrait du *Cid*, Racine dans un dialogue d'*Iphigénie*, puis le grand orateur romain dans son *Discours pour Ligarius*. M. le supérieur les félicita sur leur progrès sensibles, et les engagea de continuer à prendre pour sujet de leurs exercices de déclamation les paroles et les écrits des grands maîtres.

—Le 27 le professeur Malhiot a commencé un cours de calligraphie en six leçons ; tous les élèves y assistent. Dans six jours, paraît-il, tout le monde saura écrire ; plus de griffonnage, plus d'énigmes, plus d'hiéroglyphes : pour les professeurs, quelle bénédiction !

—Le 1^{er} mars, qui se trouve être le mardi gras, aura lieu, dans la salle des grands, une séance musicale et dramatique, au profit de l'œuvre de l'Evêché. On y jouera un drame tragi-comique en trois actes, nouveau et inédit, intitulé : *le Fricot sinistre* ou *le Mardi-Gras*. Cette pièce rappelle une légende du passé, et offre un tableau de mœurs canadiennes. Anciens élèves et amis sont instamment invités à y assister.

—Le 6 mars prochain, notre séminaire aura le bonheur de revoir encore une fois dans ses murs Mgr Ig. Bourget, archevêque de Martianopolis. Le vénérable prélat veut bien nous faire l'honneur de demeurer deux jours avec nous. Tous les messieurs du clergé qui désireraient en cette occasion rencontrer ici Sa Grandeur, seront les bienvenus.

—L'*Abeille* nous arrive chaque semaine chargée du suc des plus belles fleurs littéraires. Qui ne goûterait avec délices ses lettres de Rome ? qui ne savourerait un gâ-

teau et un travail tel que *les Récollets à Québec* ? Avec de semblables pages, l'auteur de ce dernier écrit atteindra certainement son but, "inspirer à ses amis de collègue le goût des études historiques et archéologiques.... et faire étudier les annales de nos premiers missionnaires avec un plus vif intérêt."

—M. E. Coursol qui a gagné, au concours de l'année dernière la médaille d'argent, offerte par Son Excellence le gouverneur général, a reçu dernièrement d'Ottawa une pancarte richement enluminée avec cette inscription : *M. Edmond Coursol, College of Ste-Thérèse, winner of the silver medal, presented by his Excellency the governor general, for the year 1880.*—LORNE.

—Au lieu des places de semaine, dans ce numéro-ci, nous proclamons les noms des élèves qui ont conservé, pendant le semestre qui vient de s'écouler, les deux tiers de leurs points ; de plus, les noms de ceux qui ont inscrit des devoirs au cahier d'honneur de leur classe respective ; enfin de ceux qui, à l'examen semestriel, ont obtenu les notes *parfaitement bien, très bien et presque très bien*. Nos lecteurs voudront bien nous pardonner cette nomenclature de noms propres, un peu longue, nous le savons ; mais un des buts de notre revue est d'encourager le travail et la bonne conduite chez nos élèves actuels, et d'enregistrer, comme dans des archives qui devront rester, le témoignage de leurs efforts et de leurs succès.

Ordo du premier semestre.

Noms des élèves qui ont conservé les deux tiers de leurs points.

PHILOSOPHIE.

Philosophie intellectuelle. — 1° G. Payette ; 2° S. Corbeil ; 3° A. Godin ; 4° O. Lavergne ; 5° T. Campeau ; 6° U. Coupal ; 7° S. Brady ; 8° A. Chaumont ; 9° F. Charbonneau ; 10° G. Rochon ; 11° S. Lord ; 12° E. Meunier.

Mathématiques. — 1° S. Corbeil et G. Payette ; 2° T. Brady ; 3° A. Godin ; 4° H. Legault ; 5° O. Lavergne ; 6° H. Deslauriers ; 7° A. Chaumont ; 8° M. Coupal ; 9° E. Meunier et F. Charbonneau ; 12° C. Pilon ; 13° C. Rochon.

RHÉTORIQUE.

1° Ed. Grignon ; 2° A. Bertrand ; 3° A. Gaboury ; 4° J. Grignon ; 5° T. Nepveu ; 6° L. Cousineau ; 7° O. Ostiguy ; 8° U. Brulé.

SECONDE.

1° J. L. Valiquet ; 2° A. Peladeau ; 3° Alex. Beau-soleil ; 4° E. David ; 5° H. Sanche ; 6° L. Boissonneault ; 7° U. Forget ; 8° M. Desjardins.

TROISIÈME.

1° E. Coursol ; 2° E. Leduc ; 3° A. Martel ; 4° G. Lanthier ; 5° T. L'Ecuyer ; 6° E. Taillefer ; 7° T. Jasmin.

QUATRIÈME.

1° A. Fortier ; 2° H. Roy ; 3° R. Brady ; 4° R. Mé-rizzi ; 5° E. Monette ; 6° E. Ostiguy ; 7° J. C. Dunn ; 8° G. Alarie ; 9° H. Auclair ; 10° J. Casey ; 11° A. Jasmin ; 12° F. Cloutier ; 13° O. Cloutier ; 14° P. McGill ; 15° H. Schetagne ; 16° H. Lessard ; 17° S. Turcotte ; 18° H. Palin ; 19° A. Quesnel.

CINQUIÈME.

1° J. B. Jodoin ; 2° H. Marien ; 3° H. Legault ; 4° G. Langlois ; 5° P. Hogues ; 6° A. Bouchard ; 7° A. Debien.

SIXIÈME.

1° J. Paquette ; 2° C. Poissant ; 3° A. Moncion ; 4° O. Therrien ; 5° A. Desjardins ; 6° H. Bécharde ; 7° W. Proulx ; 8° F. Labonté ; 9° L. Desjardins ; 10° Z. Gagnier.

Notes de conduite pour le mois de janvier 1881.

PARFAITEMENT BIEN.

S. Corbeil, A. Godin, G. Lord, E. Meunier, C. Payette, C. Rochon, O. Rochon, H. Sanche, E. Coursol, T. L'Écuyer, G. Alary, A. Lessard, E. Monette, A. Aubry, P. Hogues, D. Nèpveu, P. Lebeau, A. Ouimet, A. Préfontaine, W. Proulx, O. Simard, E. Lacroix, X. Bourque.

TRÈS BIEN.

L. Campeau, A. Gastonguay, A. Chaumont, L. Charbonneau, W. Earley, J. Cruse, O. Lavergne, J. Sanche, C. Coupal, E. Graton, L. Boissonneau, A. Peladeau, A. Bélanger, T. Jasmin, C. Leduc, R. Brady, J. Casey, J. Dunn, A. Fortier, J. Martin, D. Plouffe, H. Pâlin, H. Schetagne, S. Turcotte, F. Bertrand, J. Chaumont, A. Filion, P. Filion, P. Graton, P. Roch, H. Limoges, C. Kelly, J. Paquette, V. Perrin, C. Poissant, P. Mallette, S. Lanthier, W. Smith.

Notes de l'Examen

DU PREMIER SEMESTRE.

PARFAITEMENT BIEN.

Philosophie : G. Payette.—*Seconde* : L. Valiquet.

TRÈS BIEN.

Philosophie : A. Godin.—*Rhétorique* : A. Bertrand.—*Seconde* : A. Péladeau.—*Troisième* : C. Leduc.—*Quatrième* : A. Fortier.—*Cinquième* : J. B. Jodoin, H. Marien.—*Sixième* : A. Moncion, C. Poissant, O. Therrien.—*Classe préparatoire* : Connelly.

PRESQUE TRÈS BIEN.

Philosophie : T. Brady ; S. Corbeil ; M. Coupal ; A. Chaumont ; F. Charbonneau ; O. Lavergne ; T. Lord.—*Rhétorique* : J. Grignon ; S. Nepveu ; O. Ostiguy.—*Seconde* : A. Beausoleil ; E. David.—*Troisième* : E. Coursol ; T. Jasmin ; G. Lanthier ; T. L'Ecuyer ; E. Taillefer ; E. Tellier ; H. Vachon.—*Quatrième* : R. Brady ; J. Casey ; F. Cloutier ; O. Cloutier ; A. Grenier ; R. Mérizzi ; E. Ostiguy ; H. Roy.—*Cinquième* : A. Bouchard ; E. Daunais ; A. Debien ; P. Hogues ; H. Legault ; V. Lewis.—*Sixième* : H. Béchard ; A. Carrières ; A. Desjardins ; L. Desjardins ; E. Gravel ; C. Kelly ; D. Ladouceur ; J. Paquette ; O. Poissant ; J. Paquin ; A. Préfontaine ; W. Proulx ; D. Sigouin.—*Classe préparatoire* : A. Labrosse ; J. Gohier ; J. Kehoe.

Devoirs aux cahiers d'honneur.

CINQUIÈME.

J. B. Jodoin, 1 thème latin. — *A. Bouchard*, 1 version anglaise.

QUATRIÈME.

A. Fortier, 1 version latine et 4 thèmes latins.—*A. Lessard*, 1 thème latin.—*G. Alarie*, 1 thème latin.—*R. Brady*, 2 thèmes latins.—*A. Grenier*, 1 thème latin.—*H. Roy*, 2 versions latines et 1 thème latin.

TROISIÈME.

E. Coursol, 1 thème latin et 1 version latine. — *C. Leduc*, 1 version latine. — *T. L'Ecuyer*, 1 version latine. — *E. Taillefer*, 1 version grecque. — *A. Rottot*, 1 exercice de style. — *H. Vachon*, 1 exercice de style.

SECONDE.

A. Beausoleil, 4 compositions françaises et 1 version latine. — *A. Péladeau*, 4 compositions françaises. — *H. Sanche*, 1 version grecque. — *J. L. Vrliquet*, 1 composition latine, 2 thèmes latins et 1 version grecque. — *É. David*, 1 composition française. — *E. Gohier*, 2 compositions françaises.

RHÉTORIQUE.

Ed. Grignon, 3 discours français et 1 pièce de poésie. — *A. Gaboury*, 2 discours français et 1 pièce de poésie. — *O. Ostiguy*, 2 discours français et 1 pièce de poésie. — *T. Nepveu*, 1 discours français, 1 composition latine et 2 pièces de poésie. — *A. Bertrand*, 1 discours français et 1 pièce de poésie. — *J. Grignon*, 1 pièce de poésie.

N. B. — Suivent les titres des diverses compositions françaises qui ont été inscrites au cahier d'honneur des classes de troisième, de seconde et de rhétorique.*

TROISIÈME.

Visite de Mgr Fabre au collège de Ste-Thérèse.

SECONDE.

La Rose et la Violette (imitation de la fable : Le Chêne et le Roseau). — Le feuillage de nos bois, image de la vie. — L'orage (lettre à un ami). — Une tempête en vacances (lettre à un ami). — La chapelle du collège : souvenirs qu'elle me rappelle. — L'embarras du choix (lettre à un parent). — Lettre de bonne année. — Conseils d'une mère à son fils.

RHÉTORIQUE.

Harangue de Godefroi de Bouillon aux croisés. — Discours de Dollard à ses compagnons. — Eloge de Champlain. — Réplique de Tubéron à Cicéron, parlant pour Ligarius. — Eloge de d'Iberville. — Discours du chevalier de Lévis dans un conseil militaire, opinant contre la reddition de Montréal. — Réponse de M. de Vaudreuil au chevalier de Lévis. — Discours de Samuel Adams au premier congrès américain. — Noël. — Les Rois. — Discours de Franklin à la cour de Louis XVI.